El. 8° Y
27319



JEAN-PAUL NOZIÈRE

Soir d'été
appartement 3b

ACCENTS
LA FARANDOLE

SOIR D'ÉTÉ, APPARTEMENT 3B

EL 8° Y
27319

© SCANDÉDITIONS/LA FARANDOLE, 1993

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays

ISBN 2-209-06731-6

N.C.
1521317

JEAN-PAUL NOZIÈRE

SOIR D'ÉTÉ, APPARTEMENT 3B

SCANDÉDITIONS/LA FARANDOLE
146, rue du Faubourg-Poissonnière, 75010 Paris

DL-20041993-11775



Lorsque je me suis mise à
conter cette histoire,
j'ignorais qu'une unijambiste
y dût jouer le moindre rôle,
mais alors que j'avais
simplement entrepris de
décrire deux femmes, avant
même que je m'en fusse
rendue compte, j'avais
gratifié l'une des deux
d'une fille à jambe de bois.

Flannery O'Connor

A propos de
Braves gens de la campagne

CHAPITRE 1

Je me sentais en pleine forme. Il y avait des siècles que je ne m'étais pas senti en pleine forme. Le voyage dans un train presque vide, peut-être. L'air de la campagne. Ou le mental, tout simplement. Le refrain du toubib, le mental.

– Chez vous, me disait-il, l'idée de l'événement a davantage d'importance que l'événement lui-même. Vous cogitez trop, mon cher Frollo.

Le toubib était un crétin, mais deux ou trois de ses réflexions méritaient l'argent qu'il m'estorquait.

Le taxi m'attendait à la gare. Fred avait insisté.

– Réserve l'unique taxi du bled, sinon tu poireauteras des heures. L'engin sert d'ambulance, de bus pour écoliers, de corbillard et j'en passe.

En tout cas, il était là. Une BMW, s'il vous plaît. Il fallait ça pour un taxi qui servait de corbillard.

Le chauffeur discutait avec le chef de gare. Il ne paraissait pas pressé. Ça m'allait. J'avais la vie devant moi. Des semaines et des semaines, loin des chacals qui reniflaient ma chute. Loin des bruits, des puanteurs de l'immeuble de Créteil, loin des ennuis. Les ennuis, j'espérais leur avoir donné congé pour un temps.

Finalement, le chauffeur s'est approché. Le chef de gare ne bronchait pas. Il me surveillait du haut des marches, comme si j'étais un pied boueux posé sur une banquette de première classe. Il glissa sa casquette sous son bras, pour dégager ses oreilles et mieux entendre la conversation. Le conducteur de la BMW était un type incroyablement gros, à jambes courtes. Je n'arrivais pas à savoir où ses membres commençaient et où ils finissaient. Il mit un temps fou à rouler jusqu'à moi et je n'aurais pas voulu être à la place du macadam.

– Vos bagages sont à l'intérieur?

D'un geste mollasson, il indiquait le chef de gare, mais je suppose qu'il pensait au hall de gare.

– Non. Tout est là.

Le chauffeur inspecta ma valise et mon Olivetti avec la tête d'un flic qui fouille vos poches. Il jugeait sûrement que déranger une BMW pour une valise de toile et une mallette frisait l'escroquerie. Il ressemblait à Orson Welles, en plus gros, triturant son cigare dans *Citizen Kane*. J'étais si décontracté que l'envie de rire me gagnait.

Il y avait des lustres que je n'avais pas ri.

En définitive, il décida de faire ce pourquoi je le paierais. Il bascula sa panse jusqu'à ma valise qu'il souleva de deux doigts. Il projeta le bagage au

fond du coffre de la BMW, jeta la mallette pardessus et referma l'habitacle d'une pichenette. Un numéro impressionnant. Ensuite, il cahota jusqu'à la portière côté conducteur, m'abandonnant à l'arrière du véhicule. Au fond, la goujaterie du bonhomme m'intéressait. Elle confirmait les renseignements que donnait Fred. Les gens de la région parlaient peu et ça me convenait. Au moment de se répandre derrière le volant – bon Dieu, jamais il ne rangerait toute cette chose à cet endroit –, il se rappela mon existence et jargonna des mots qui tourbillonnèrent sur le toit de la BMW, comme des billes cassées.

– Bon, j'ai pas que ça à faire. A dix-huit heures, je récupère un client chez le kiné. Je vous conduis où?

– A Pancey-sur-l'Ognon.

Je remarquai le raidissement des épaules. Durant quelques secondes, Orson Welles bloqua la masse du corps en mouvement. Alors qu'il se penchait pour pénétrer dans la BMW, il inversa la manœuvre d'un coup de rein violent qui ébranla les chairs de haut en bas. Je tenais la poignée de la portière arrière en attendant que ce plouc daigne la déverrouiller. Il vint à ma rencontre, épouvantable avancée d'un bulldozer qui s'interrompit lorsque son estomac cogna le mien. Il riait d'un rire qui fendait ses bajoues comme la plaie d'un couteau dans une motte de beurre.

– Vous résiderez quelque temps là-bas?

J'opinais vaguement. Malgré ma bonne humeur, le bonhomme m'énervait. Il était tard, la neige recommençait à tomber. Je débordais d'éner-

gie créatrice et je comptais travailler dès mon arrivée. A condition qu'Orson Welles se décide à conduire. Mon manque d'enthousiasme excita sa curiosité.

– Combien exactement? Trois... quatre jours?

– Non. Plutôt trois, quatre mois ou trois, quatre ans, fis-je avec un sourire figé.

Orson Welles déglutit son rire comme si c'était une arête de thon.

– Quatre mois! Eh bien, vous ne manquez ni de culot ni de courage!

Il quêta l'approbation du chef de gare, mais la vigie de la SNCF avait décampé dès l'annonce de ma destination.

– Pourquoi vous allez dans ce trou perdu?

Ma réserve de patience s'épuisait. Il était temps de donner une leçon à ce cul-terreux.

– Je croyais que les enquêtes sur la destination des étrangers ne se faisaient que dans les dictatures.

Les yeux du gros se réfugièrent plus profondément dans le gras des joues. Il ne restait que deux traits lumineux. Tout compte fait, malgré le rire, Orson Welles détestait la plaisanterie. Il recula de deux pas et me détailla de façon ostensible, comme s'il évaluait mes facultés de résistance.

– La machine à écrire... Un intellectuel, hein? Pourquoi pas. On a de tout par ici. Moi, ce que j'en dis... Des tas de gens cherchent les complications...

Il se tut, le temps de remonter son pantalon qui glissait sous son obésité. Une grimace madrée distendit ses joues que le froid colorait en romsteck.

– Je cause rapport au ciel et à la distance.

Trente kilomètres avec une route pas commode et verglacée. Au téléphone, vous ne m'avez pas raconté tout ça, alors je crois que je vais laisser tomber.

– Je pensais qu'un chauffeur de taxi...

A quoi bon ergoter. Pour une raison inconnue, Orson Welles ne tenait pas à me conduire à Pancey-sur-l'Ognon. Discuter ne servirait à rien. Demeurait un argument, qui sans jeu de mot, me coûtait beaucoup. Parmi les difficultés dans lesquelles je me débattais, le manque d'argent figurait à une place honorable.

– Combien? dis-je en m'efforçant au mépris.

– Avec la neige, jamais je ne rentrerai à temps pour...

– Le double d'une course normale?

Le chauffeur cracha quelque chose qui avait l'apparence d'un mégot. C'était si profondément logé dans la commissure des lèvres que je n'avais pas remarqué le moignon de cigarette.

– Direz pas après que j'ai pas essayé, hein? grommela-t-il. Les gens de la ville, vous vous croyez plus malins, hein? Cinq cents francs et on paie au départ.

Je récupérai ma sérénité au cours du trajet. Le rustaud s'accrochait à la conversation, mais je grognais des « hon-hon » cassants à chacune de ses questions. Il haussa les épaules et dès lors se concentra sur la conduite qui exigeait une grande habileté. La route étroite et sinueuse pénétrait dans

une campagne pauvre, quasi déserte. Ici ou là, un bâtiment isolé, quelques prés clos de barbelés. Ni troupeaux ni hommes. Pas même de circulation automobile. Puis, la départementale s'engagea dans une vallée profonde. Sur la gauche, se dessinait le cours approximatif de la rivière. J'en devinais le tracé à la brume épinglée à la cime des peupliers. De ce côté, le versant s'élevait aussitôt, en pente relativement douce. L'autre versant, plus raide, était loin de la route, abandonnant de larges espaces au regard. Le sol montrait une désolation répétitive, sans la moindre touche de gaieté. Des friches, des terres marécageuses. Le crépuscule s'installait. J'avais l'impression que la voiture s'enfonçait dans l'obscurité à mesure que la vallée se refermait derrière nous. Il neigeotait, le ciel s'encombrait de nuées foncées qui se déplaçaient à vive allure. A vrai dire, je m'intéressais peu au paysage. Pour ce que j'en ferais...

Je renaissais. Le bien-être dénouait mes muscles. Je me laissais couler entre les coussins de la voiture. Même les auréoles de crasse qui maculaient le velours beige n'abîmeraient pas ma bonne humeur. J'aurais volontiers crié les mots grandioses de Rastignac – à nous deux maintenant, Pancey-sur-l'Ognon – mais expliquer Balzac à Orson Welles était au-dessus de mes forces. Je me contentais de jouir de la paix. J'avais tellement besoin de repartir sur des bases nouvelles. De tout oublier. De tout reconstruire. Le ronronnement du moteur et le chauffage m'engourdissaient.

Je me sentais capable de faire le point. De n'être plus assommé par le bilan désastreux de l'année

écoulée. J'étais suffisamment fort. Ce soir, je commencerais mon nouveau roman.

Ah, non! Écrire d'abord à Fred. Le remercier. Lui seul m'aidait. J'étais si solitaire. Mes relations s'étaient raréfiées au fil des épreuves, mais Fred avait tenu bon.

Ma vie se résumait en quelques lignes. Yves Frollo, cinquante ans le treize décembre. Dans trois jours. Écrivain raté. Raté? Pourquoi tant d'acharnement? Non, pas raté. Écrivain démodé convenait mieux. Mes deux derniers romans : des échecs sans appel. Pas mille exemplaires vendus. J'inventais des histoires et les éditeurs réclamaient des tranches de vie. Des tranches de vie! Une expression de boucher.

– Du VÉCU – nom de Dieu, quand comprendrez-vous cela Frollo? Ou alors, un roman d'amour avec l'Histoire en toile de fond. Les Français raffolent des deux parce qu'ils ne font plus ni l'un ni l'autre! Les délires de votre imagination, ils s'en tapent, vous m'entendez, ils s'en tapent!

Voilà ce que m'avait jeté en pleine figure le directeur de la collection *Plume* des éditions Grussy.

Martine m'avait quitté quelques semaines après la sortie de l'avant-dernier titre, *Arrêt Gare centrale*. Je l'entendais m'asséner l'article du *Globe-Trotter*. Une sorte de délectation mouillait sa voix :

– Yves Frollo lit certainement les auteurs contemporains anglo-saxons. Toutefois, il a tort de se croire Jim Harrison, John Fante ou William Boyd. Il n'est qu'Yves Frollo, hélas!

« Le cerveau torturé d'Yves Frollo concocte des

machinations grotesques, des rebondissements à la Féval ou à la Dumas (sans leur talent), des cascades d'aventures, bref, un déferlement d'inepties dont le lecteur émerge épuisé. A condition qu'il ait eu le courage de terminer le roman. »

Peut-être n'était-ce qu'une coïncidence si Martine avait fui le domicile conjugal au lendemain de l'échec de *Arrêt Gare centrale*. Elle me trompait depuis plusieurs mois et le journaliste de *l'Écho du matin* recevait un salaire époustouflant. Tout compte fait, l'article du *Globe-Trotter* m'avait davantage blessé que le départ de ma femme.

Ensuite...

Ensuite, l'insupportable spirale de la déchéance. Le manque d'argent. Puis le doute qui me taraudait. Étais-je encore capable d'écrire un roman que le public apprécierait? Dès que je m'installais derrière l'Olivetti, me revenait en mémoire l'avertissement du critique du *Nouveau Lecteur* : « Comment imaginer que l'auteur de *Arrêt Gare centrale* et le lauréat du prix Renaudot pour *Un signe de la main* soient une seule et même personne? Yves Frollo aura désormais du mal à convaincre. »

La peur me paralysait. Terminer *Testament sur le tard* demanda des efforts inouïs. Un second échec qui me précipita dans la maladie.

Dépression nerveuse. Maison de repos. Les amis qui se détournent. Je goûtais l'amère exactitude de l'adage populaire : « Un malheur ne vient jamais seul. » La banque m'obligea à vendre la maison. Personne ne me rendait visite au huitième étage de la tour Bellevue de Créteil où je logeais désormais. Comment écrire lorsque la respiration des voisins traverse la cloison?

Je gardais les séquelles de cette pénible période. Parfois, durant un laps de temps plus ou moins long, je perds le contact avec le réel. Je suis incapable de dire ce qui s'est déroulé sous mes yeux, de me souvenir des dernières phrases de mon interlocuteur. Fred. Ce cher vieux Fred. Je mijotais des idées noires dans mon caisson du huitième étage, entre les jappements des chiens et les hurlements des gosses. La sonnette. Quel crétin sonnait chez moi alors que j'étais abruti de somnifères? Fred. Fred, le bon Samaritain.

– Que penserais-tu d'un coin calme. Où tu te reposerais et où tu te consacrerais entièrement à l'écriture? Les propos de Fred s'enfonçaient dans l'édredon des neuroleptiques qui m'isolait des agressions ordinaires. Depuis des jours, je m'escrimais sur les premières pages d'un nouveau roman. De la bouillie. L'immeuble m'était insupportable, chaque bruit m'arrachait les nerfs. Je n'écrivais pas trois lignes sensées au cours d'une journée. Fred donna des détails.

– J'ai hérité d'une ferme dans un village perdu. Une tante dont j'étais amoureux à l'âge de quinze ans et qui n'a pas oublié! Autant qu'il m'en souvienne – je n'ai fait que l'aller et retour pour les obsèques – la maison est habitable. Je te la prête aussi longtemps qu'il te plaira.

L'échec m'avait aigri. La générosité de l'unique ami qui me restait me parut suspecte.

– Pourquoi n'as-tu pas vendu ta propriété?

Fred balaya l'air de ses longs bras d'orang-outan écœuré.

– Figure-toi que j'ai essayé! Le pire des misan-

thropes refuse d'habiter dans un tel trou, loin de tout et où vivent à peine quarante personnes. Pourtant, la bicoque et le village te conviendraient : l'air de la campagne, une route unique qui se termine en cul-de-sac et des voisins aussi loquaces que les moines du mont Athos.

Il dut lire l'espoir qui anima un bref instant mon regard. L'incrédulité aussi. Quelqu'un s'intéressait encore à Yves Frollo? Fred profita de mon trouble et bouscula mes dernières réticences. Il opta pour l'air patelin qu'il utilisait avec les clients japonais visitant son entreprise.

– Que je ne sois pas entièrement désintéressé ne te surprendra pas. Je crains que la maison, abandonnée depuis deux ans, ne se délabre et tu connais mes théories : un capital, même médiocre, se protège. A toi d'accomplir les menus travaux qui maintiendront le bâtiment en état. Il va de soi que je me charge des frais. En échange du gardiennage, il me semble loyal de t'allouer une modeste indemnité, disons de...

Mon visage prit la teinte du Dalflex répugnant du salon. Fred exagérait. Il me prenait pour une de ses bonnes œuvres à qui il adressait des chèques trois fois dans l'année. Il prévint mes protestations d'un ricanement appuyé.

– Épargne-moi tes scrupules, je t'en prie. Confie-les plutôt à ton psychiatre, tu le paies pour ça! Je collerai la note dans les frais généraux de la Société Ascore et Myriel, ce qui ne sera que justice compte tenu de ce que je verse au fisc!

Après ces longs mois d'enfer, la proposition de Fred apparaissait comme un miracle. Lutter davan-

tage supposait un orgueil que je ne possédais plus. Fred expliqua les points essentiels et, quelques jours plus tard, je reçus les clés de la maison et un chèque agrafé à une courte lettre :

« Ci-joint, six mois de gardiennage et une provision pour achat de matériaux. N'hésite pas à solliciter l'aide du couple qui habite la maison voisine. Il m'avait fait des offres lors de mon bref passage. L'homme dit être " un excellent bricoleur " et tu sais ce que signifie le mot bricoler chez les gens de la campagne! Écris-nous un bon roman. Requinque-toi, tu ressembles à un cou de cigogne.

Je t'embrasse,
Fred

P.S. : Je compte recevoir une lettre chaque semaine. Je n'aurai pas le temps de te rendre visite avant le mois de février.

Maintenant, je roulais dans ma BMW, avec l'envie de prendre une revanche. Sur moi. Sur la vie. Yves Frollo n'était pas un auteur fini, n'en déplaise aux charognards des salons littéraires. Je me sentais l'âme d'un Goncourt.

La voiture ralentissait. La route grimpait légèrement et se rétrécissait. Orson Welles avait allumé les codes. La neige, qui se déversait par rafales teigneuses, éclaircissait un peu la grisaille du ciel. J'aimais ces mauvaises conditions climatiques. Elles m'isolaient davantage. J'étais sur une île déserte, décidé à ne plus me laisser rejoindre par l'hostilité du monde extérieur.